

GÉRAUD LAVERGNE

Les
Loisirs de Périgord

→ IDYLLES ←



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
EDOUARD CHAMPION

5, Quai Malaquais

1920

Z

97

Offert à la Bibliothèque Municipale
de Pauvres *Laure*
Géraud Lavergne

GÉRAUD LAVERGNE

8260

E 169

Les PZ 1297

Loisirs de Périgord

→ IDYLLES ←

*



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

EDOUARD CHAMPION

5, Quai Malaquais

1920

E.P
EZ 1287
C-002816277

卷之三

LES LOISIRS DE PÉRIGORD

(IDYLLES)

I

UNE FRANCHE LIPPÉE.

Te rappelles-tu la vieille auberge sur la route, où nous sommes arrivés vers midi ? Il y avait un genévrier devant la porte. C'était, je crois, « Au Grand Saint-Julien ».

Nous avons franchi le seuil et sommes entrés dans la cuisine. Un bon feu pétillait dans la cheminée et le fricot mijotait sur les cendres. L'hôtesse accorte cachait sous un bonnet de fil les plus beaux cheveux noirs. Elle nous a dit gentiment : « Ces messieurs veulent déjeuner ? »

Passés dans la plus belle salle, en attendant le repas, nous avons regardé les meubles qui s'écaillent, la vieille horloge, les gravures fanées : un vrai petit musée rustique.

Bientôt, la soupe a fumé sur la table, apportée par la servante, une belle garce de vingt ans, aux bras d'Hébé. Tour à tour, nous avons savouré les goujons à la persillade, l'omelette aux truffes, le lapin sauté, la salade de laitue, la confiture de melon d'Espagne et le petit vin du crû, qui sent la pierre à fusil.

Quelle ripaille ! Jamais, à Périgueux ni à Bordeaux, nous n'avions fait chère meilleure. Par la fenêtre, on voyait le soleil jouer sur les saules et l'on entendait la trémie d'un moulin.

Ravigorés, nous avons quitté la table et, tandis que je payais notre écot en complimentant l'hôtesse, il m'a semblé que tu embrassais la servante. Pardieu ! tu as bien fait ! Ses joues étaient fraîches et douces et ses dents riaient dans sa bouche.

II

LE ROI DES FLEURS

Est-il rien de meilleur sur terre que d'aller, par un jour d'été, s'étendre au soleil en plein plateau, entre Vézère et Dordogne ?

Le pays s'étale de tous côtés, immense et lumineux comme une mer. Quant au ciel, plus immense encore, c'est le miroir du soleil.

Vous êtes couché dans la palèse semée de pierres blanches. Un vent léger balance les capitules des chardons. Vos yeux sont pleins de papillons bleus et d'abeilles...

Mais, repliez votre bras sur votre tête, ne regardez plus rien, ouvrez les narines et reconnaissiez dans la brise toutes les fleurs du causse silencieux.

Voici l'immortelle et la menthe, la sauge et la centaurée, la gentiane et la vulnéraire. Vous auriez du mal à vous tromper sur une seule, car ce sont les sœurs de votre âme et vous avez, jadis, partagé les mêmes loisirs.

Ne vous souvient-il pas de cet heureux temps où vous avez été, parmi les fleurs, plus heureux que le Roi Salomon avec toutes ses femmes et toutes ses richesses ? Où, comme les lys évangéliques, vous étiez, sans semer ni filer, abondamment nourris et, dignement vêtus ? Où, comme Psyché, vous n'aviez qu'un signe à faire pour voir se dresser des palais de marbre et des jardins éblouissants ?

Je sens en moi, inoubliables, tous les plaisirs et toutes les surprises de cette vie bienheureuse, et c'est vers elle que j'aspire encore, parmi les encens et les gloires de l'été sur les rocs.

III

CLAIR DE LUNE A MARZAC

Tandis que nous dinions, la lune s'est levée, a traversé le bois. La voilà maintenant qui file, droit au-dessus de nous, ronde et nacrée comme une perle. Elle avive d'un reflet d'argent les tuiles des combles, les bords du perron, émeraude les mousses et le tronc des ormeaux et poudre le reste comme de fleur-de-prune.

Quelle paix sur la terrasse et dans la campagne ! La soirée

s'avance. Ce n'est pas encore l'heure du rossignol, mais on dirait que tout se prépare à l'entendre. Ainsi, dans une salle de concert, tout bruit cesse dès qu'on annonce le virtuose à la mode.

A peine un craquement de brindille, une pierre qui dégringole, par les fourrés, dans les ténèbres escarpées de la Vézère. L'eau coule-t-elle encore à nos pieds ? Ou songe-t-elle engourdie, comme un serpent sacré, sous la caresse magique de la Déesse ?

Accoudés à la balustrade, nous sumons en évoquant les Ages d'or. Des chauves-souris tremblotent sur la faille grise du ciel. La lune continue à fuir.

Elle nous est cachée maintenant par les toitures hautes. Toute la terrasse et toute la façade baignent dans un fuseau d'ombre. Mais, à l'opposite, il fait si clair que nous pourrions attraper le clocher de Tursac en étendant la main.

Comme le serein tombe, nous rentrons et, par terre, sur chaque caillou, à la pointe de chaque herbe, il y a, souriantes, mille petites lunes de rosée.

IV

BALS EN BANLIEUE

Ces joies spontanées, quand la nature s'y déploie, l'âme les adopte et reconnaît leur droit d'ainesse.

GOLDSMITH.

Les dimanches, ce que je préfère, c'est d'aller voir danser les filles en quelque bal hors de la ville. En troupes rieuses, dans leurs plus beaux atillats, ce sont de charmantes têtes qui attendent galants et cavaliers.

Ni timides, ni bégueules. Et pour la polka, la mazurka et la valse, il n'y en a pas de pareilles parmi les filles des bourgeois. Pour elles, pas besoin de professeur de danse. La danse, elles l'ont dans le sang, dans les jambes, dans tout leur corps jeune et docile à tous les rythmes.

L'orchestre ou le piano commence. Hardi ! les gars ! Hardi ! les filles ! Prenez-vous par la taille et allez-y gaiement ! Les couples papillonnent, les pieds courrent, les joues se colorent, les yeux débordent de plaisir.

L'on a chaud. L'on rit. C'est une épingle qui tombe d'un chignon, un lacet de soulier qui se défait. La scottish suit la polka et voici la bournée du pays. Qu'ils sont loin les travaux de couture, les soigneux repassages, les heures d'atelier qui donnent la migraine et coupent l'appétit, et qu'il est beau le monde en fleurs et en rires de la danse dominicale, avec ses promesses d'amour !

Le temps s'enrubanne de refrains comme un mirliton de fête. Déjà tant dansé, tant causé ! A la gorge sèche, la limonade ou le picon sont meilleurs que le champagne.

Le dimanche, ce que je préfère, c'est d'aller voir danser les filles dans quelque bal de banlieue !

V

MA MIE

C'est un mondains paradis
Que d'avoir dame toudis.

ETUST. DESCHAMPS.

Celle que j'aime et que je cache, tant j'en suis férû, est une enfant de ce pays, dont elle a la fierté et la grâce. De Thiviers aux toits pointus, la vieille ville de nos marches, je l'ai ramenée, un jour d'avril.

Allez ! C'est une crâne fille ! Ses yeux luisent comme l'Isle sous les vergnes, sa peau est couleur de morille et sa lèvre sent l'amandier.

Faut-il vous en dire plus ? Pour un jaloux, quelle imprudence ! L'églantine est moins rieuse, l'anguille moins souple, la chatte moins secrète, le lait moins frais.

Il est si bon de parler d'elle que je veux vous peindre encore son front étroit, sa gorge ferme, sa taille fine, ses jambes nerveuses. Amis ! Croyez-en ma folie, j'ai là un jardin d'amour dont toutes les fleurs m'agrément.

Et puis, pourquoi me tairais-je ? L'orgueil que j'éprouve à vanter ma mie est plus fort que ma crainte de la mécontenter ou de la perdre. Ses doigts sont les fuscaux d'un écheveau de caresses et ses baisers de vingt ans sont les parfums de mes ténèbres,

VI

RENCONTRE

— Voyageur du vain voyage ! Que cherches-tu ? Que viens-tu voir sur cette route peureuse, qui n'a que les jones de ses combes et les vents de ses carrefours ?

Veux-tu gagner le hameau dépeuplé, désormais sans cloche ni cimetière ? Demandes-tu l'auberge pour boire, manger et dormir ? Il te faudra longtemps marcher avant de voir âme qui vive.

— Mais toi qui me parles, qui es-tu, avec ta vieille cape de bure, ton bissac et ton bâton ? Où loges-tu dans cette, solitude ? Et si tu es berger, où sont tes brebis et ton chien ?

— Mes brebis sont mes souvenirs d'enfance et mes rêves de vieillard, et le temps est le chien qui les garde. Ma maison, c'est tantôt la forêt tranquille, tantôt la grotte des Fées, et je n'ai d'autre porte-monnaie que le ciel plein d'étoiles.

— Ah ! Dis-moi. Si ta tête est grise, tes yeux sont toujours clairs du feu des vingt ans, et tu redresses fièrement la tête, comme si tu allais encore, sous les ormes, inviter les filles à danser. De ta jeunesse, de ta gaité, donne-moi le secret, je t'en prie.

— Si tu avais entendu chanter la mésange des haies ; si tu avais vu fleurir chaque an les châtaigniers, couler la source pailletée de soleil ; si tu avais senti l'odeur de l'armoise et vu trembler les peupliers au crépuscule, bon voyageur, me demanderais-tu cela ?

— Ma jeunesse et ma gaité, c'est notre mère, la Terre, qui l'alimente et la prolonge, et mon secret, c'est de suivre toujours les conseils qu'elle prodigue aux simples cœurs.

— Hélas ! Je dois continuer mon chemin seul, sans atteindre jamais à la douce quiétude de l'homme qui n'ambitionne ni gloire, ni amours !

Allons ! berger ! accompagne-moi jusqu'à ces ronces, derrière qui les braises du soir se cendrent, pour ressembler à mon destin !

VII

LES GENÉVRIERS

Stant et juniperi...
VIRGILE.

Oui ! Corydon ! En Périgord aussi, il y a des genévriers. Avec

ses châtaigniers et ses yeuses, le peuplier d'Alcide et la vigne d'Iacchus, les coudriers de Phyllis, les lambrusques où repose Silène, les saules où s'enfuit Galathée, le laurier des conquérants et le lierre des poètes, ce pays est une terre d'églogue !

Les genévriers, le long des pentes aréneuses et des crêtes calciées, s'espacent à la file comme des chasseurs ou des pâtres. Leur vêtement est de drap bourru, tantôt vert-de-gris, tantôt rouille. Mais c'est surtout le matin qu'il faut les voir, mal éveillés encore, étalant avec naïveté le riche contraste de leurs fruits bleus et des gouttes diaprées de la rosée.

Ils s'élèvent droits et ébouriffés au milieu de la petite herbe de nos pays, herbe incolore et frivole, poussée entre les grains de sable et les éclats de pierres. Ils dominent, robustes, la foule bigarrée des fleurettes et des plantes grasses : scabieuses, raiponcés, campanules, éperviaires, ophrys à l'air d'insectes, orchis en belles grappes roses, blanches et tachetées. Ils sont hautains et volontaires comme des Scythes dans un banquet d'Athèniens.

Et puis, si philosophes ! Calmes et taciturnes, ne s'étonnant pas plus d'être pris aux filets de l'araignée, que couverts de diamants par l'Aurore joueuse. Le soleil tourne autour d'eux comme autour d'une aiguille de cadran solaire : ils ne s'inquiètent pas de leur grande ombre grave ; et quand la nuit règne, ce n'est que leur senteur amère qui les indique aux étoiles.

Tels, ils assistent toujours égaux aux ruines irrémédiables, aux lentes destructions que chaque jour apporte au paysage. Le froid, le chaud, la pluie, le vent, la foudre, toutes les puissances mauvaises et niveleuses de la garrigue ont renoncé d'atteindre et d'émoivoir cette race endurcie et énergique.

Ils ne se connaissent pas de maîtres et ne croient qu'à leur destin.

VIII

LA CHAPELLE D'AUBEROCHE

Là bas, passé le Change, aux toits couleur de rôtie, quand tu remonteras le cours sauvage de l'Auvézère, vraie rivière de sorciers, tu trouveras, au haut d'une falaise escarpée et broussailleuse, la vieille chapelle d'Auberoche,

De la route, tu n'en devines guère que le chevet, pareil au nid d'hirondelle accroché à la muraille. Si tu ne plains pas ta peine, et ne redoutes pas les orties, escalade la pente qui s'éboule : tu verras de près les restes d'un chef-d'œuvre délicat.

Ça, camarade ! Une fleur de genêt à ton chapeau ! Pénètre sans égards dans la sainte demeure, aujourd'hui abandonnée. Cent pierres gisent éclatées, et le lézard y épie le soleil. La toiture est défoncée, les voûtes brisées à l'échine. Mais rassure-toi, ce qui a résisté à l'âge ne te tombera pas sur la tête.

Regarde-moi ces murs qui, malgré les insultes des hommes et des chèvres, restent en état de supporter le poids du ciel bleu. Dans la première chambre, où habitait le desservant, est une cheminée gothique, montée sur de fines colonnettes. Maint soir d'automne y vit pétiller le feu des sarmements. Au fond, dans le demi-berceau du chœur, jadis peint d'archanges et de rois, — on y lit encore le nom d'Hérode, — se dresse l'autel de pierre nue. De meubles, il n'en est plus ; mais, par terre, un vieux van tendu d'araignées et quelques feuilles sèches de maïs.

Une baie s'ouvre, au-dessus de l'autel, sur la campagne. Engages-y la tête pour contempler le paysage. De là-haut, l'Auvézère est, dirait-on, plus profonde, les peupliers plus effilés, et dans la plaine fermée par de pauvres collines — une plaine bien grasse où frémit le seigle — les angelus se répondent, et les nuages jouent avec leurs ombres, comme sur un écran.

La belle vue, n'est-ce pas ? Et qu'il nous faut envier le sort du prieur qui desservit la chapelle, au temps des Cottereaux et des évêques batailleurs ! Lorsqu'il avait dit sa messe, remis les péchés de la fileuse, baptisé l'enfant du valet, il pouvait se coucher tranquille. La dîme, pour lui, croissait alentour, et ne manquant jamais de truite ni de geline, il avait tout son temps pour aimer la vie et louer Dieu.

A présent, la chapelle d'Auberoche n'a plus de recteur ni de cloche ; mais elle a gardé, jusque dans la ruine, la modestie et le cordial accueil des siècles pieux. Accepte la bruyère qu'elle t'offre comme un précieux talisman de bonheur,

IX

RONDE DE FÉES

Le frémissement des saules trahit le lointain lever de la lune, et la fraîcheur qui tombe fait presser le pas au voyageur attardé.

Eho ! Eho ! Les Fées s'appellent, le long des rives du Manoire. Elles s'appellent et s'assemblent, et leurs robes de soie châtoient sur les prairies mouillées.

Eho ! Eho ! Du bruit ? — Personne... La lune se fixe, l'eau cesse de courir. La feuille du peuplier se détache et tombe comme un papillon mort.

« Rions et dansons, minaudent les fées. Dressons notre salle de bal à la pointe des arums et, quand nous aurons bien valsé et chanté, reposons-nous sur les coussins givrés suspendus aux lieux des bords. »

Eho ! Eho ! Les voici toutes, celles des écorces, celles des calices, celles de l'onde et celles des tiges. Tant d'yeux pers, autant de girandoles ; les étoiles, de dépit, se soufflent !

Eho ! La ronde volubile, s'anime et miroite en laissant derrière elle un parfum de neige et de mousse foulée. Des voix furent, enjolueuses, et convient à entrer dans le cercle magique tout ce qui grimpe, parfume, rampe et fleurit alentour.

Eblouis, églantiers, liserons, viraubes, ronce, fusains et clématites, avec tutus et guirlandes, se mêlent à l'ineffable ballet. L'air glacé grise comme un sorbet, la moindre parole se cristallise et les rires tintinnabulent...

Eho ! Eho ! Les Fées et les fleurs dansent dans les rosées du Manoire, jusqu'an dernier coup de minuit, qui réveille les chiens dans leurs niches et que saluent les coqs de Boulazac.

X

BOURDEILLE

Dans un paysage atone, pressée entre l'eau vive et la pierre sèche, Bourdeille, à croptous, demeure.

C'est une bonne vieille de ville et, le plus souvent, elle somnole au bruit que font les battoirs sur la Dronne, les fléaux dans les aires et les charrettes dans la grand'rue.

Sous le soleil de juillet ou la pluie de novembre, elle a cette indifférence polie des personnes que l'âge et les revers ont rendues philosophes, et c'est sans hâte qu'elle se retourne quand un visiteur, toujours pressé, vient tapageusement saluer ses cousins du château et dé l'église.

« Je sais, dit-elle, ils sont mes parents. Nous n'avons jamais joué ensemble, mais ils gagnent à être connus. L'une, je ne l'ai pas toujours vue si requinquée, et l'autre, avec son calot de pierre, ses giroflées et ses estafilades, tenez, je n'exagère pas, c'est le plus grand conte-gestes du canton, et, peut-être, du Périgord. »

Les gens s'en vont, remerciant la vieille, qui retombe dans son silence de rêve.

Le soleil descend de la colline, trempe dans l'eau ses torsades d'or et pique sur le donjon le reflet de sa rondache. Un pan d'ombre se déroule des vieux murs et vient balayer, comme une traîne, les toits poudreux, la rue pierrueuse. Bientôt, une fumée s'élèvera... C'est la vieille dame Bourdeille, qui, sur quelques genêts secs, fait mitonner sa soupe, avant la prière du soir.

XI

CHANSON

Maintenant, les dernières roses se fanent sur ton seuil.

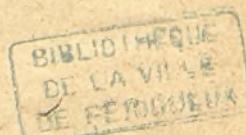
Quand j'y suis venu pour la première fois, c'était le temps des morilles et des anémones, et les jours, déjà, s'attardaient autour des ormeaux pour y surprendre le rossignol.

D'abord, je t'ai parlé d'en bas. Tu m'écoulais de ta fenêtre et mes propos se parfumaient de clair de lune. Un grillon d'alentour fut longtemps pour moi un rival opiniâtre et caché, et, parfois, il menait si beau tapage que je ne savais pas si tu disais « oui ».

Nous refagons quelque jour les courses dans les bois qui suivirent nos promesses. Je te tressais des bracelets de jonc et nous buvions à la fontaine.

Un soir, vers l'angelus, nous pensions manger des cerises dans le verger et nous avons rencontré nos lèvres. O bigarreaux ! que vous étiez fades désormais !

Les dernières roses se fanent. La feuille de ma vigne est tachée



de pourpre et le vanneau se plaint dans la combe. Seulement, quand je te parle, ce n'est plus de clair de lune, mais de l'odeur de tes cheveux que se charge ma voix.

Tu peux venir, Automne ! Hiver, tu peux sévir ! Je goûte auprès de toi un paysage invariable. Elle y brille à jamais, l'étoile des premiers soirs ; la même chanson y égrène ses perles et les odeurs, comme les tons, y gardent le pouvoir et l'éclat de leur printanière royaute.

XII

HOSPE S CATULLUS...

Nous dînions en plein air, sur la terrasse : la rivière luisait dans la perspective et la lune arrondie glaçait d'argent les porcelaines.

Le Monbazillac était comme de l'ambre dans les verres, plus fragiles à mesure que la nuit bleuissait, quand soudain une forme divine et couronnée de roses vous a touché l'épaule : et tous, nous avons reconnu Catulle.

— « Non, ne m'offrez point de siège : Je m'assoirai sur l'herbe hospitalière aux abeilles et je regarderai cette nuit pareille à l'ombre des oliviers, en buvant à gorgées l'eau fraîche de votre fontaine. »

— « Eh ! quoi ! Plus de vin, maître de l'hendécasyllabe ? Et rien qui rappelle le Côs et le Massique à votre palais gourmand ? Pas un coussin brodé de pourpre tyrienne ? Pas de Juventus pour soutenir votre tête lasse du voyage ? Pas une danseuse alexandrine avec sa flûtiste et son tambourinaire ? Catulle, si nous avions su... »

— « Où serait pour moi la surprise ? N'entendez-vous pas dans l'étendue la voix des rainettes et des grillons ? Que ferais-je du cistre et des crotales ? J'aime autant le bruit pesant de ce char sur la grand'route et le son fêlé de ses grelots. »

Nous regardions le poète avec une surprise déférente, et de le voir si fier de notre étonnement, nous ne retrouvions plus le chantre rassîné d'Attys, de Lesbie et de Bérénice.

— « Les mensonges de la volupté, reprit Catulle de sa voix douce et grave, les prestiges puérils des rythmes et des couleurs, les pétales fanés dans les coupes, et les mots surtout, pervers conseillers, qui doréna désormais s'y laisserait prendre ? »

— « Indifférents à la poussière de mes sandales et à la sueur de mon front, ne me rappelez rien de ce qui fut ma vie particulière; car l'air que je respirai sur l'Aventin ou à Sirmio, la perle des péninsules; car la lune de Vérone et de Rome, et cette chaleur que dégage partout la bonté simple des cœurs, je les retrouve auprès de vous et ils me suffisent. »

« Oui, ponctua-t-il en souriant, je me contenterai bien, ce soir, d'un peu d'éternel... »

XIII

SAINT-ÉTIENNE DE LA CITÉ

De belles et nobles pierres, posées à l'antique et dorées par le temps; des murs d'un jet audacieux, où s'inscrit le pur dessin des arcs; un cube parfaitement taillé; une masse emplie de majesté et de calme et pourtant si avenante: c'est Saint-Étienne de la Cité, la cathédrale.

Le temps aux longues dents n'a pas été fléchi par ta perfection, tes mausolées, tes croix latines et les cendres fameuses qui reposaient sous tes grandes dalles. Démoli le clocher, fondues les cloches, rompues les voûtes, rasés les cloîtres et les ombrages qui les paraient. Et récemment, des architectes...

J'aime évoquer ton passé de splendeur, o temple incomparable de la foi romane! Les soirs d'été surtout, quand s'orangent tes tuilées et que, sur tes murs fauves, d'incandescents frissons tremblent, jaunes, verts et bleus, je t'imagine comme un riche espalier, où les chasselas ambrés et les glycines pâles se marieraient dans le demi-jour des apparitions et des mystères.

Sortilèges du crépuscule, qui vous dirait si puissants? Et pourquoi, soudainement, prend-elle la consistance de la vie, cette tradition qui veut que l'église dédiée au plus pur des martyrs se soit élevée sur l'emplacement jadis consacré à Mars?

L'aigrette de Bellone ondule dans le soir impérial, rempli de l'éclat des buccins. L'haleine chaude d'une cohorte qui passe se mêle à la poussière dense que soulève le galop des turmes, et le cep des centurions résonne sur le bronze des cuirasses.

Mais paix! Le ciel bleuit où croisaient les hirondelles. La nuit, sur les jardins, se lève, estompant la vision militaire. Et l'on dirait

d'une procession, rythmée aux chœurs de la psallette, qui mêle, pour le charme des yeux et la délectation des âmes, les violettes mystiques des étoiles à la blancheur eucharistique de la lune.

XIV

MÉTAMORPHOSE

Nous montions, à travers les foins humides, jusqu'à la cime broussailleuse des rochers, dont les parois nous renvoient la lumière d'une heure, et voilà que, soudain, le sentier dominé par le ciel s'enfonça sous la voûte épaisse des coudriers et des buis, où régnait l'ombre smaragdine d'un crépuscule.

Eblouis encore, nous nous heurtions aux branches mystérieuses, quand une voix d'argent se fit entendre. C'était celle de la font vive qui joue, entre les pierres et les scolopendres, avec les gouttelettes d'or tombées d'en haut, de feuille en feuille.

Liane avait soif et ne croyait pas aux Dieux. Elle ne craignit pas d'encourir la colère de la Nymphé et, se baissant vers sa fraîcheur, inespérée dans cette solitude, elle unit ses mains en coupe sous la cascavelle.

Mais je la vis tressaillir à la froide caresse, sa pâleur illumina la vasque moussue. Liane, sa robe soyeuse et la plume azurée de son chapeau n'étaient plus, dans le tremblement des branchages, qu'un paon qui faisait la roue.

XV

CAMPNIAC

On passe l'Isle en bac et, en se penchant sur la rivière, on croit glisser parmi les feuilles, tant il s'en reflète dans l'eau lente et moirée. Feuilles de peupliers, de vergnes et de chênes ; feuilles argentées des tilleuls et des saules : car, sur les pentes d'Ecornebœuf et de la Boissière, les arbres sont aussi serrés que les spectateurs sur les gradins d'un amphithéâtre.

Campniac, fraîcheur ombreuse où règne le parfum des Nymphes ; halte ravissante des tourtereaux, refuge des pêcheurs à la ligne ; tu as le mystérieux éclat des âges purs. Sous tes rochers enguirlandés

de lierre et de clématite, il est doux de fuir la ville trop bruyante et de demander au Génie des lieux d'apaisants conseils.

Comme il les prodigue, invisible, mais bienveillant, pour les cœurs solitaires, soit qu'il caresse de ses doigts légers les hautes rameures, soit qu'il colore les eaux du reflet des heures, ou qu'il y fasse bruire des rames !

C'est lui le Prince charmant qu'attendait, Belle-au-bois-dormant, ma Rêverie. Elle s'éveille à sa voix, s'étonne que tout lui plaise, que tout lui rie, que tout l'honneur alentour, de la mousse à la libellule sombre. « Comme j'ai dormi », dit-elle, en se reprochant son destin passé et déjà inquiète à la pensée de ne pouvoir peut-être pas rester là toujours.

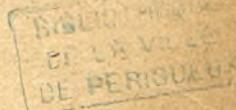
Mais le dieu a deviné ses craintes et les dissipe dans le moment même. Il lui porte de l'eau de la source voisine et des calices de nénufars. Il la grise d'un parfum d'herbe, règle à son intention les danses des moucherons et les chœurs des grenouilles, fait sauter les poissons, zèbre d'or les écorces, nacre les rochers comme de grands coquillages, et, raffinant encore de délicatesse, il suspend la chute du jour ou hâte le lever de la lune. Puis, immobilisant le cours des eaux, qui évoquerait la pensée mélancolique d'un départ sans retour, il y jette à poignées l'or, l'argent, les émaux et les gemmes, comme pour dire : « Cesse de craindre. Te voilà riche. Tous ces trésors sont tiens et le temps lui-même ne compte plus pour toi. »

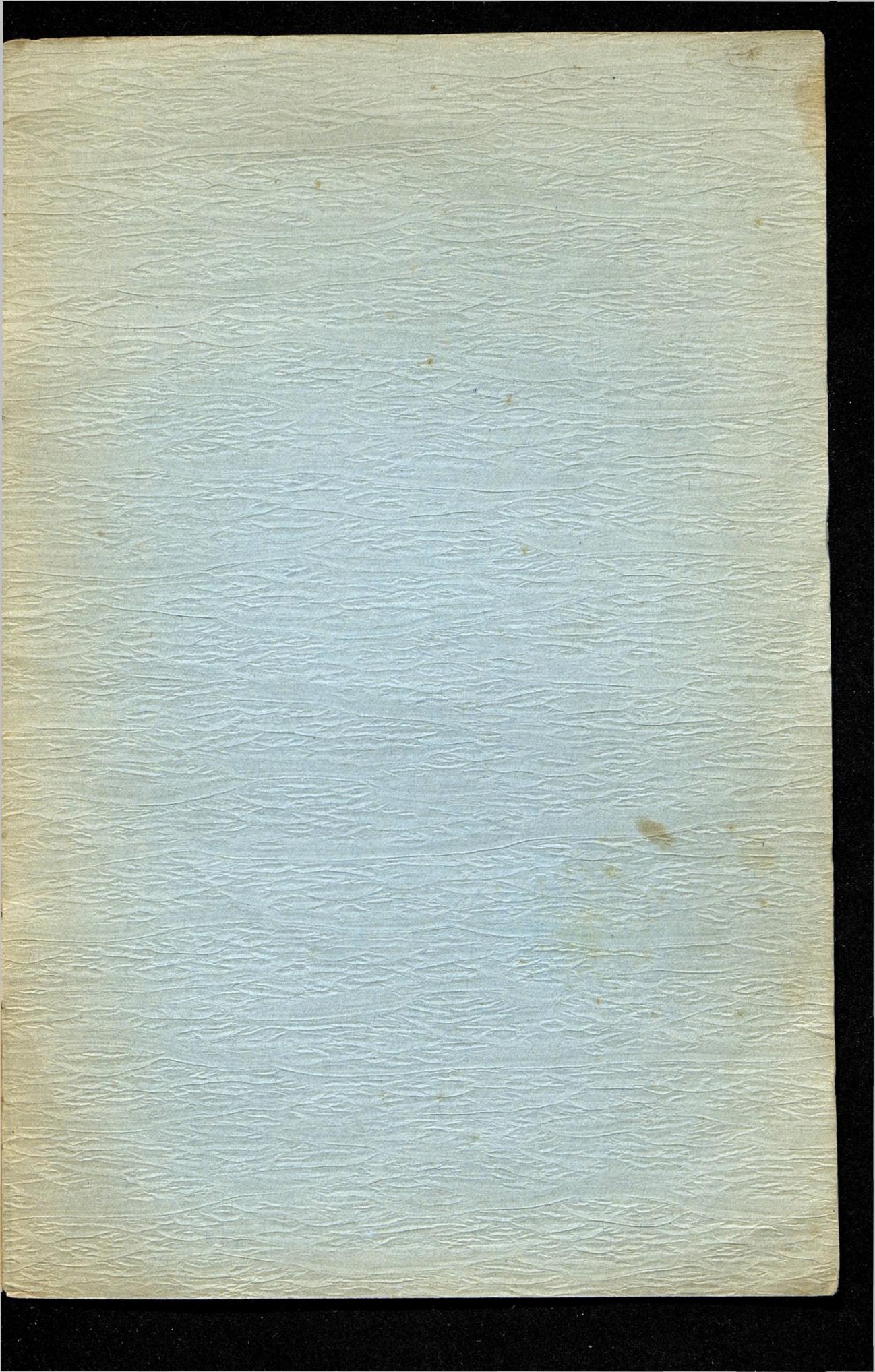
O Génie de Campniac ; vénérable et bon aux chagrins sans cause ; et toi, fontaine tutélaire, exquise comme l'éternité ! Si jamais je devais connaître l'amour, que ce soit à ces bords où vous m'avez accueilli sans défiance. Et, qu'un jour de mai, passé le vieux bac qui a l'air de glisser dans les feuilles, celle que j'attendais enfin m'apparaisse à l'entrée du val où, tant de fois touché de votre grâce, mon cœur a senti renaître en lui la simple foi et la générosité confiante de ses premiers battements.

1918-1919.

TABLE DES IDYLLES

I. — Une franche lippée	3
II. — Le Roi des Fleurs.....	4
III. — Clair de lune à Marzac ..	4
IV. — Bals en banlieue	5
V. — Ma Mie	6
VI. — Rencontre	7
VII. — Les Genévrier.....	7
VIII. — La chapelle d'Auberoche.....	8
IX. — Ronde de Féés.....	10
X. — Bourdeille	10
XI. — Chanson	11
XII. — <i>Hospes Catullus</i>	12
XIII. — Saint-Etienne de la Cité.....	13
XIV. — Métamorphose.....	14
XV. — Campniac	14





— ◌ —
PÉRIGUEUX
IMPRIMERIE RONTEIX
— ◌ —

P
12